

BRUNO TERTRAIS

LA REVANCHE DE L'HISTOIRE



**Odile
Jacob**

LA REVANCHE DE L'HISTOIRE

Jamais le passé n'a été aussi présent. Dans notre monde prétendument sans mémoire, l'Histoire ne cesse d'être invoquée : la Russie annexe le lieu de son baptême, la Chine justifie ses droits sur son voisinage en se référant à des cartes antiques, la Turquie s'inspire de son passé impérial, la Hongrie octroie des passeports aux anciens sujets de l'Empire et, en Occident, les migrants sont vus comme les nouveaux Barbares.

Pour Bruno Tertrais, le passé reconstruit, mythifié, se venge des fausses promesses du libéralisme et du socialisme. D'anciennes passions resurgissent. Les peuples s'élèvent contre la dilution des identités dans le grand bain de la mondialisation. La religion du progrès a vécu, balayée par les nationalismes et le fanatisme. Or, plus le passé est instrumentalisé, plus les risques de conflits augmentent.

Un livre pour comprendre le monde qui nous attend.

BRUNO TERTRAIS

Bruno Tertrais est spécialiste de géopolitique, directeur adjoint de la Fondation pour la recherche stratégique. En 2011, il a reçu le prix Vauban pour l'ensemble de son œuvre. En 2016, son ouvrage *Le Président et la Bombe. Jupiter à l'Élysée*, coécrit avec Jean Guisnel, a reçu le prix Brienne du livre géopolitique de l'année.



9

782738 136992

6856580

ISBN 978-2-7381-3699-2

En couverture : *La Bataille de Higuervela* (détail),
fresque anonyme (2^e moitié du XVI^e siècle), Escorial, Salle des Batailles.
© akg-images/Gilles Mermet.

18,90 €

www.odilejacob.fr

Table

Introduction.....	11
CHAPITRE 1 – Quand l'Histoire recommence, le passé refait surface	17
Fukuyama 0, Huntington 1	17
La remise en route de l'Histoire	21
Le passé comme explication.....	24
L'Histoire comme instrument de simplification (24) – La manie de l'analogie (26)	
Le passé comme inspiration	27
Le passé comme repoussoir	29
Le passé comme fardeau.....	31
CHAPITRE 2 – Aux racines de la revanche	35
Une double désillusion	35
Vertige du progrès (36) – Malaise dans la mondialisation (38) – Une spécificité occidentale (39) – L'épidémie de nostalgie (41)	
La réémergence des nations	43
Le territoire et la frontière, l'État et Dieu	46
CHAPITRE 3 – L'Histoire a des conséquences	49
Le coût de l'invocation du passé	50
Les manipulateurs d'histoire	51
L'ennemi héréditaire et le bouc émissaire	53
Les habits neufs de l'impérialisme.....	55

La tragédie des peuples jumeaux.....	57
Des élites mal préparées	60
CHAPITRE 4 – Un tour du monde des fantômes du passé.....	65
La Seconde Guerre mondiale n'est pas finie en Asie	65
Des cailloux surchargés d'histoire (68) – Le revanchisme hindou (70)	
« Une région où l'Histoire est arrivée hier ».....	71
Des croisades à l'Apocalypse (73) – Les fantômes de Kerbala (75) – Jérusalem, Jérusalem (79)	
Poutine, joueur d'histoire.....	81
Les inspirations historiques du poutinisme (82) – L'histoire russe mobilisée (84) – Crimée, Donbass, Syrie, mêmes combats (88)	
Les Balkans et le surplus d'histoire.....	91
L'Union européenne et le retour du refoulé.....	94
CHAPITRE 5 – Du bon usage du passé.....	101
Les pièges de l'analogie.....	102
Les bonnes « leçons » du passé.....	104
Les illusions de la réconciliation.....	106
La sagesse de l'oubli.....	108
La connaissance du regard de l'Autre	111
Les vertus du récit national.....	113
Les travers de la repentance	116
Mémoire partout, Histoire nulle part ?.....	118
Postface	121
Notes et références	125

Introduction

« Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ; le peuple [...] porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. »

Alfred de MUSSET,
Confessions d'un enfant du siècle, 1836.

« Il serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir. [...] De tous les besoins de l'âme humaine, il n'y en a pas de plus vital que le passé. »

Simone WEIL, *L'Enracinement*, 1949.

« La recherche d'un passé qui soit un moyen de contrôler l'avenir est inséparable de la nature humaine. »

John Lewis GADDIS,
The Landscape of History, 2002.

« J'avais l'habitude de penser que la profession de l'histoire, à la différence, disons, de la physique nucléaire, au moins ne pouvait pas faire de mal. Maintenant, je sais qu'elle le peut. Nos études peuvent se changer en usine à bombes, comme les ateliers de l'IRA ont appris à transformer des engrais chimiques en explosifs. »

Eric HOBSBAWM, *On History*, 1997.

Rarement le passé a été aussi présent.

Jamais, à l'époque moderne, il n'a eu une telle importance dans les relations internationales et sur la scène géopolitique. Dans un monde prétendument sans mémoire, l'Histoire fait irruption partout. Daech veut restaurer le califat et effacer les frontières coloniales. La Turquie et l'Iran s'inspirent de leur passé impérial. La Chine justifie ses droits sur les îles adjacentes à son territoire par des cartes antiques. La Russie annexe le lieu de son prétendu baptême. La Hongrie octroie des passeports aux anciens sujets de l'Empire. En Europe, les migrants sont vus comme les nouveaux Barbares.

Ce n'est plus *Le Choc du futur*, c'est le vertige du passé¹. Sarajevo ! Sykes-Picot ! « Nous vivons sur la planète 1914². » Koulikovo, Borodino ? C'était hier *. À l'est, les fantômes des empires : Rome contre Byzance, Austro-Hongrois contre Ottomans, tsar contre sultan. En Europe, le souvenir des temps héroïques du Moyen Âge : Charles Martel, croisades, Jeanne d'Arc, *Reconquista*. Au Moyen-Orient, l'image des révolutions de 1848 et celle de la guerre de Trente Ans **.

Le passé est partout. À l'ère du retour de la nation et du djihad global, on le voit exhumé, reconstruit, réinventé, mythifié pour servir d'inspiration ou de repoussoir, de justification

* Sykes-Picot : accord franco-britannique de 1916 sur le partage du Moyen-Orient en zones d'influence. Koulikovo (1380) : victoire russe contre la Horde d'Or. Borodino (bataille de la Moskova) (1812) : victoire de Napoléon contre l'armée russe.

** Analogie proposée par de nombreux commentateurs à propos du conflit entre sunnites et chiïtes.

aux revendications, de guide pour l'action, de référence pour l'intelligence des situations. « Le passé est plus vivant qu'il ne l'a jamais été », dit l'écrivain britannique Aatish Taseer³. On exalte les grandes victoires de la nation, on commémore ses défaites. On légifère, on réforme les Constitutions pour se référer à l'Histoire. On restaure, on ordonne des fouilles archéologiques, on exige le rapatriement d'objets anciens. On ouvre musées et mémoriaux – ou, à l'inverse, on détruit les symboles du passé. On réécrit les manuels, on tourne films et clips de propagande, on renomme villes et provinces.

L'affrontement des idéologies s'est remis en marche, et l'inévitabilité du triomphe ultime de la démocratie libérale va de moins en moins de soi. C'est la vengeance du passé : contre les promesses d'avenir radieux incarnées par le libéralisme et le socialisme, et contre la dilution des identités et la dissolution des racines dans le grand bain de la mondialisation, le nationalisme et l'islamisme proposent des remèdes basés sur la tradition, voire sur le retour à un âge d'or supposé. Le phénomène prend une ampleur d'autant plus grande que, dans le même temps, la prolifération des États et l'émergence de nouvelles puissances suscite un besoin d'ancrage dans un passé réel ou imaginaire. Les deux phénomènes sont liés : quand l'Histoire recommence, le passé refait surface. Et la revanche de l'Histoire, ce peut être, *in fine*, l'extinction du progressisme (chapitres 1 et 2).

Or l'Histoire est passionnelle. À ne voir se déployer sur la scène internationale que des intérêts stratégiques, des enjeux économiques et des invariants géographiques, on passerait à côté de la dimension émotionnelle, souvent passionnelle, des relations entre États et entre peuples, dans laquelle l'Histoire est aujourd'hui centrale. Notre époque est bel et bien celle de la « revanche des passions » décrite par Pierre Hassner⁴. C'est dès lors une question politique : l'Histoire « a des conséquences » (chapitre 3)*.

* Référence au titre d'un ouvrage célèbre de Richard M. Weaver, *Ideas Have Consequences* (Chicago, University of Chicago Press, 1948).

« Nous sommes entrés dans un monde dans lequel la fonction essentielle de la mémoire collective est de légitimer une certaine vision du monde, un projet politique et social, et de délégitimer ceux de ses opposants politiques », déclare David Rieff⁵. Ce n'est pas nouveau, dira-t-on.

Ce qui est nouveau, c'est que les idéologies aujourd'hui dominantes – nationalisme et islamisme – sont celles qui sont les plus ancrées dans le passé.

Ce qui est nouveau, c'est que tous les grands défis stratégiques du monde contemporain s'appuient sur des revendications historiques profondes. Le défi russe, avec la mobilisation d'un passé réinventé. Le défi chinois, qui fait appel aux récits anciens pour justifier ses revendications territoriales. Le défi du califat, avec son ambition d'en revenir au temps du Prophète. Le défi iranien, qui s'appuie d'abord sur l'anticolonialisme et sur l'antiaméricanisme, mais fait aussi référence aux gloires passées de l'Empire perse. Le défi turc, qui ressuscite la fierté ottomane et convoque le souvenir de l'Empire.

Ce qui est nouveau, enfin, c'est que toutes les grandes régions du monde – Europe, Russie, Moyen-Orient, Asie, États-Unis – sont, chacune à leur manière, simultanément touchées par ce phénomène (chapitre 4).

L'Histoire est entendue ici comme ce qu'il est convenu d'appeler la *grande* histoire, celle de la succession d'événements politiques, diplomatiques et militaires généralement tragiques et souvent sanglants. Celle des querelles de frontières et des invasions, des batailles et des bombardements ; du terrorisme, de la barbarie et des génocides ; des coups d'État et révolutions ; de l'effondrement des États et de la dislocation des institutions ; des rêves d'empire et des cauchemars totalitaristes ; de la mobilisation des passions politiques et de celle des croyances religieuses ; des sacrifices pour la nation et des martyres pour Dieu ; des récits eschatologiques et des promesses d'apocalypse. L'Histoire avec un grand H et, tout autant, pour reprendre l'expression de Georges Perec, « avec sa grande hache⁶ ».

Revanche de l'Histoire ? Certains y ont pensé à propos de tel ou tel aspect ou dimension de la scène internationale⁷. D'autres encore ont évoqué une revanche de la « géopolitique » ou de la « géographie »⁸. Mais l'Histoire est infiniment plus passionnelle que cette dernière. Et ainsi plus dangereuse. Comment, dès lors, faire le meilleur usage possible du passé sans tomber dans l'excès de la passion politique ? (chapitre 5).

CHAPITRE 1

Quand l'Histoire recommence, le passé refait surface

Fukuyama 0, Huntington 1

Déjà discutable à l'été 1989, l'idée d'une « fin de l'Histoire » paraît pour le moins décalée aujourd'hui. On ne compte plus ses réfutations et il est devenu de bon ton de se moquer de l'auteur, Francis Fukuyama, parfois d'ailleurs sans l'avoir lu. Que de *retours de l'Histoire* ont-ils ainsi été annoncés¹. Dès 1991, avec l'extinction de l'Union soviétique et l'éruption des Balkans. « L'Histoire se remet en marche », disait Pierre Hassner en 1999². En 2001, avec les attentats de New York et Washington. En 2011, avec les printemps arabes, suivis quelques années plus tard de l'invasion de la Crimée, de l'irruption de Daech sur la scène irakienne, de la crise européenne et du Brexit. « Nous vivons la fin de la fin de l'Histoire », affirmait Alain Finkielkraut fin 2015³. Et encore après l'élection de Donald Trump, qui vit les commentateurs américains proclamer « la fin de la fin de l'Histoire » ou la « vengeance de l'Histoire », tandis qu'un éditorialiste français renchérisait : « Nous sommes rentrés à nouveau dans l'Histoire⁴. »

Fukuyama mérite-t-il une telle indignité ? Il ne prétendait nullement que la faillite du communisme – rappelons que l'article avait été

CHAPITRE 2

Aux racines de la revanche

Désenchantement de la modernisation, contre-choc de la globalisation. À mesure que l'avenir radieux semble contredit et mis à mal par les difficultés du présent, qu'elles soient économiques ou politiques, et que se manifeste le besoin d'ancrage identitaire, le désir de se rattacher à un passé fût-il mythique se fait de plus en plus fort. Les racines de la revanche de l'Histoire sont nombreuses et ne cessent aujourd'hui de creuser au plus profond du malaise de nos sociétés.

Une double désillusion

On peut les résumer sous la forme d'une double désillusion. D'une part, sur un axe temporel, les déconvenues suscitées par les errements ou les abus du progressisme, sous leurs formes libérale ou marxiste. D'autre part, sur un axe spatial, la colère et le refus qu'on voit poindre devant les dérèglements produits par la mondialisation, à l'œuvre tant dans les pays occidentaux que dans les pays émergents sous la forme d'une réaction contre « l'occidentalisation ».

CHAPITRE 3

L'Histoire a des conséquences

Le désir de faire appel au passé n'est nullement condamnable. C'est même une noble aspiration, indispensable à la structuration des individus et à la cohésion des nations. C'est l'Histoire qui fait les nations (et, tout autant, d'ailleurs, les nations qui font l'Histoire)¹. Il en va des nations comme des individus : tirer un trait sur son histoire, ou à l'inverse ne pas l'avoir « digérée », n'est jamais la recette de l'équilibre psychique *. L'invocation de l'Histoire se fait souvent à mauvais escient, mais avec des conséquences relativement bénignes. La manipulation du rapport au passé peut en revanche être source de pathologie collective, aux effets souvent désastreux **. Le regret, le désir de retour en arrière peuvent être dangereux. « L'amour [du passé] contient l'esprit de régénération ; la nostalgie perverse est presque toujours une entreprise violente », résume Aatish Taseer ***.

* Voir DELPECH Thérèse, *L'Homme sans passé. Freud et la tragédie historique*, Grasset, 2011. Rappelons le rôle des psychiatres (Jovan Raskovic, Radovan Karadzic) dans l'encouragement au génocide dans les Balkans, qui rappelle la théorisation de la supériorité raciale dans l'Allemagne du début du xx^e siècle (Ernst Rüdin).

** Ce n'est pas pour rien que l'on a pu dire que les Russes « souffrent de névrose collective ». UMLAND Andreas, « Europe's top security threat : Poisoned public opinion in Russia », *Atlantic Council*, 21 septembre 2015. Voir sur ce thème TABAROVSKY Izabella, « Operation oblivion », *Intersection Project*, 20 décembre 2016.

*** TASEER Aatish, « The return of History », *The New York Times*, 11 décembre 2015.

CHAPITRE 4

Un tour du monde des fantômes du passé

La Seconde Guerre mondiale n'est pas finie en Asie

Partout dans le monde, l'avenir croule sous le poids du passé.

En Asie, la mémoire des années 1940 est brûlante. Aucun traité de paix n'a été signé entre la Russie et le Japon, pas plus qu'entre les deux Corée, ou entre l'Inde et le Pakistan. L'unification chinoise est inachevée.

Les pays d'Asie sont aussi confrontés au défi de leur propre passé : communiste pour la Chine, impérialiste pour le Japon.

L'identité nationale de la République populaire de Chine s'est initialement construite sur un quadruple rejet : celui des temps troublés de la division du pays ; celui du passé impérial ; celui du colonialisme européen ; celui du militarisme japonais. Pékin évoque le « siècle de l'Humiliation » (1839-1949). Les atrocités japonaises ont leur musée dédié.

Depuis 1989 (les événements de la place Tian'anmen), la Chine a désormais décidé de tout miser sur la carte nationaliste, comme idéologie de substitution et dérivatif canalisateur de tout mécontentement populaire. En 1991, on a institué à Pékin l'« éducation

CHAPITRE 5

Du bon usage du passé

« Ceux qui partent du principe que le temps
referme toutes les blessures ont tort. »

Gerrit W. GONG,

« The beginning of History », 2001.

« L'Histoire hante même les générations qui
refusent d'apprendre l'Histoire. »

Arthur M. SCHLESINGER,

The Cycles of American History, 1986.

« L'Histoire ne doit pas seulement nous rendre
raisonnables (pour une autre fois) mais sages
(pour toujours). »

Jacob BURCKHARDT,

L'Étude de l'histoire, 1870.

« Je ne suis pas prisonnier de l'Histoire. [...] Je
n'ai pas le droit de me laisser engluier par les
déterminations du passé. »

Frantz FANON,

Peau noire, masques blancs, Seuil, 1952.

Postface

« Il faut dire comment vous est venue l'idée de ce livre », me demande mon éditrice. Soit.

Je n'étais pas vraiment préparé à aborder la question de l'Histoire dans les relations internationales. Comme tous ceux de ma génération, mon initiation à la géopolitique s'était faite, à la fin de la guerre froide, sur la base des relations Est-Ouest. Les grandes questions stratégiques étaient alors les accords SALT, le déploiement des Euromissiles, la kremlinologie. Quant à ce que l'on appelait alors encore le « tiers-monde », il n'était guère abordé que sous l'angle des relations sino-soviétiques, des essais nucléaires chinois et indiens, des guerres israélo-arabes ou du rôle nouveau des pays exportateurs de pétrole.

C'est dès les premiers jours de mon activité professionnelle que j'ai découvert la force de l'Histoire en géopolitique. J'avais été fasciné par le discours de Slobodan Milošević le 28 juin 1989, célébrant le six centième anniversaire de la bataille de Kosovo Polje. Par la suite, j'ai eu la chance de pouvoir beaucoup voyager et de côtoyer de nombreux responsables politiques – dans le cadre de mes activités à l'Assemblée parlementaire de l'OTAN, au ministère de la Défense et à la Fondation pour la recherche stratégique – et j'ai pu ainsi comprendre à quel point le passé pesait dans les rapports de force internationaux. Dans l'ancien *no man's land* du mur de

Berlin, quelques mois après son ouverture, dans une ambiance d'Année zéro. À Moscou dans les derniers mois de l'URSS, avec un chauffeur de taxi me prédisant que le drapeau russe flotterait bientôt sur le Parlement. À Pékin, en faisant la queue pour visiter le mausolée de Mao après avoir observé la destruction en cours des derniers *hutong* (ruelles traditionnelles) à quelque pas de là. À Bucarest, en visitant, de nuit, la *Casa Popuruli* déserte, construite par Ceausescu sur les ruines du centre historique. À Salonique, où l'on tenta de me persuader que la Macédoine nouvellement indépendante n'avait aucun droit historique sur son nom. À Pristina (Kosovo), à écouter les Albanais et les Serbes faisant assaut d'arguments de plus ou moins bonne foi pour démontrer l'antériorité de leur présence sur place. Dans le bureau du président croate Franjo Tudjman, incarnation assez terrifiante du renouveau du nationalisme balkanique. À Delhi, coincé dans une manifestation des hommes en safran, les nouveaux nationalistes hindous qui allaient parvenir au pouvoir quelques années plus tard. À Washington lors d'une grande exposition consacrée à la fin de la Seconde Guerre mondiale, objet d'une controverse politique à propos de la « culpabilité » américaine (Hiroshima). Dans les pays baltes, si prompts à dénoncer les crimes nazis et soviétiques mais si peu diserts sur leur contribution à la Shoah. Au musée national de Riyad, à constater comment l'Arabie saoudite cherchait à réécrire son passé. Dans la passe de Khyber (Pakistan), où le fantôme de l'Empire britannique semble encore présent. À Tokyo au sanctuaire de Yasukuni, où l'atmosphère paisible de recueillement contraste avec le caractère horriblement révisionniste du musée adjacent. Dans les implantations de Cisjordanie, chez des colons certains de faire œuvre divine. À Herat (Afghanistan), écoutant Ismaïl Khan, héros de la résistance des moudjahidin, raconter comment les combattants afghans ont toujours fini par repousser leurs envahisseurs. Dans la vieille ville de Jérusalem, où le passé n'en peut plus d'affecter l'avenir, et où l'on a récemment installé, en face du mur des Lamentations, une